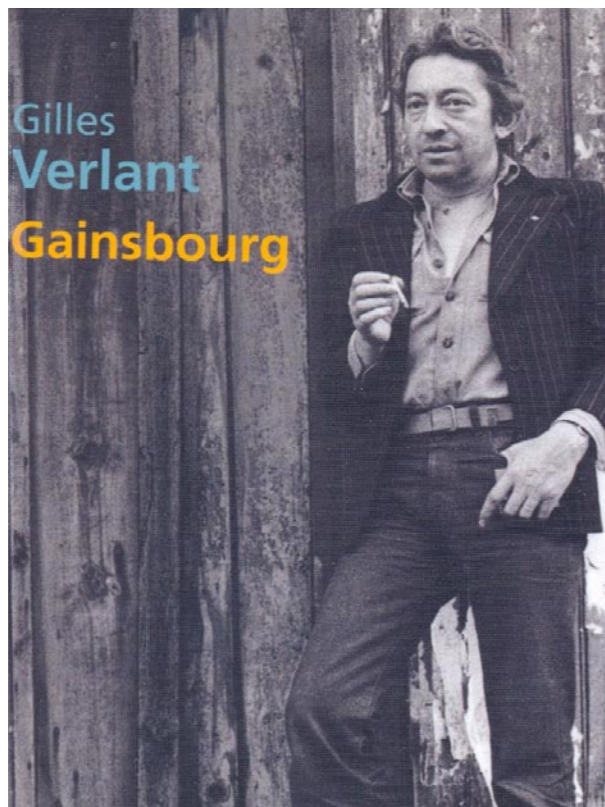


Zoom sur : Initiales S.G.

Ça c'est l'histoire de l'homme qui à hauteur de ses volutes a offert le bleu pluriel à notre langue natale en paroles et musique. Le prétexte est la sortie d'un conte de Joann Sfar au cinéma, «Gainsbourg (vie héroïque)». L'avant texte est une mécanique d'écriture, un style et ses exercices, des procédés littéraires, une tendance à l'autoportrait.



Gainsbarre : Tu joues au con, tu joues avec les mots. Gainsboure : Tu as tout faux, je joue avec mes maux.

«Ecce» aux mots, homme à tête de chou, sans filtre auteur-compositeur de sa propre comédie. Né Lucien Ginsburg, et quant à la suite, l'excellente biographie définitive écrite par Gilles Verlant vous livrera l'origine, l'intime, un récit polyphonique.

Sophisticated man inspiré des poètes du XIX^e siècle, dandy au sens absolu du terme (moderne et révolté), visionnaire et sensible aux mutations de la société, il offrira deux concepts albums à la gloire posthume : *L'Histoire de Melody Nelson* et *L'Homme à tête de chou* avaient deux décennies d'avance, sons et sens confondus, chefs d'œuvres narratifs, contes défaits aux héroïnes nabokoviennes, amour monstre, associations d'idées, rejets et allitération. Deux contes cruels qui ont révolutionné la musique, géniteurs du genre trip hop et du « talk-over » (parlé chanté). *Melody Nelson* est une alchimie de pop anglaise et de symphonie classique, un poème de vingt-huit minutes au temps suspendu, aux illustrations baroques. *Les Variations sur Marilou* de *L'Homme à tête de chou* croisent les thèmes érotiques littéraires en un exercice fabuleux d'art pur vocal, buccal, onirique et tragique. Deux œuvres à lire les yeux ouverts.

**Les ailes de la Rolls effleuraient des pylônes
Quand m'étant malgré moi égaré
Nous arrivâmes ma Rolls et moi dans une zone
Dangereuse, un endroit isolé (...)**

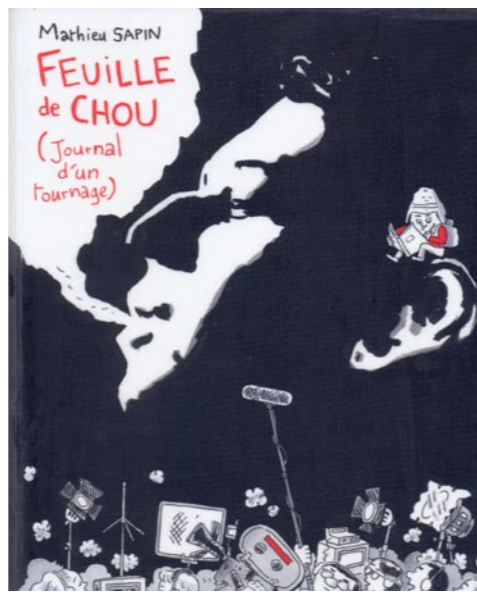
**Hautaine, dédaigneuse, tandis que hurle le poste
De radio couvrant le silence du moteur
Elle fixe l'horizon et l'esprit ailleurs
Semble tout ignorer des trottoirs que j'accoste**

Extrait de la scène d'ouverture et de rencontre de *L'Histoire de Melody Nelson*

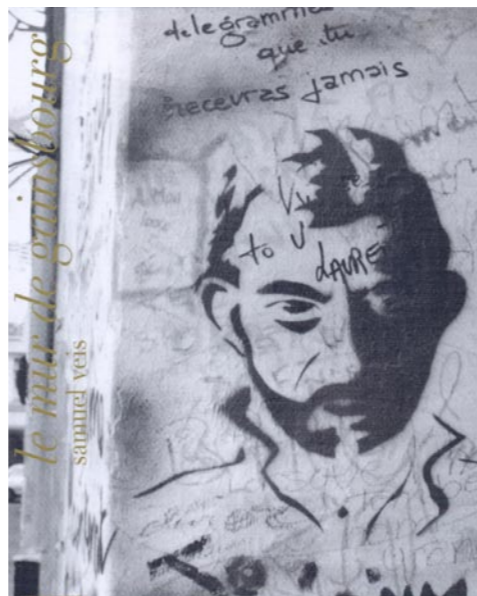
**Lorsqu'en un songe absurde
Marilou se résorbe
Que son coma l'absorbe
En pratiques obscures
Sa pupille est absente
Mais son iris absinthe
Sous ses gestes se teinte
D'extases sous-jacentes (...)**

Extrait de *Variations sur Marilou*, perfection poétique, séquence érotique

Deux ouvrages accompagnant cette brève esquisse :
la *Feuille de chou* (journal d'un tournage) par Mathieu Sapin croquant l'envers du décor du

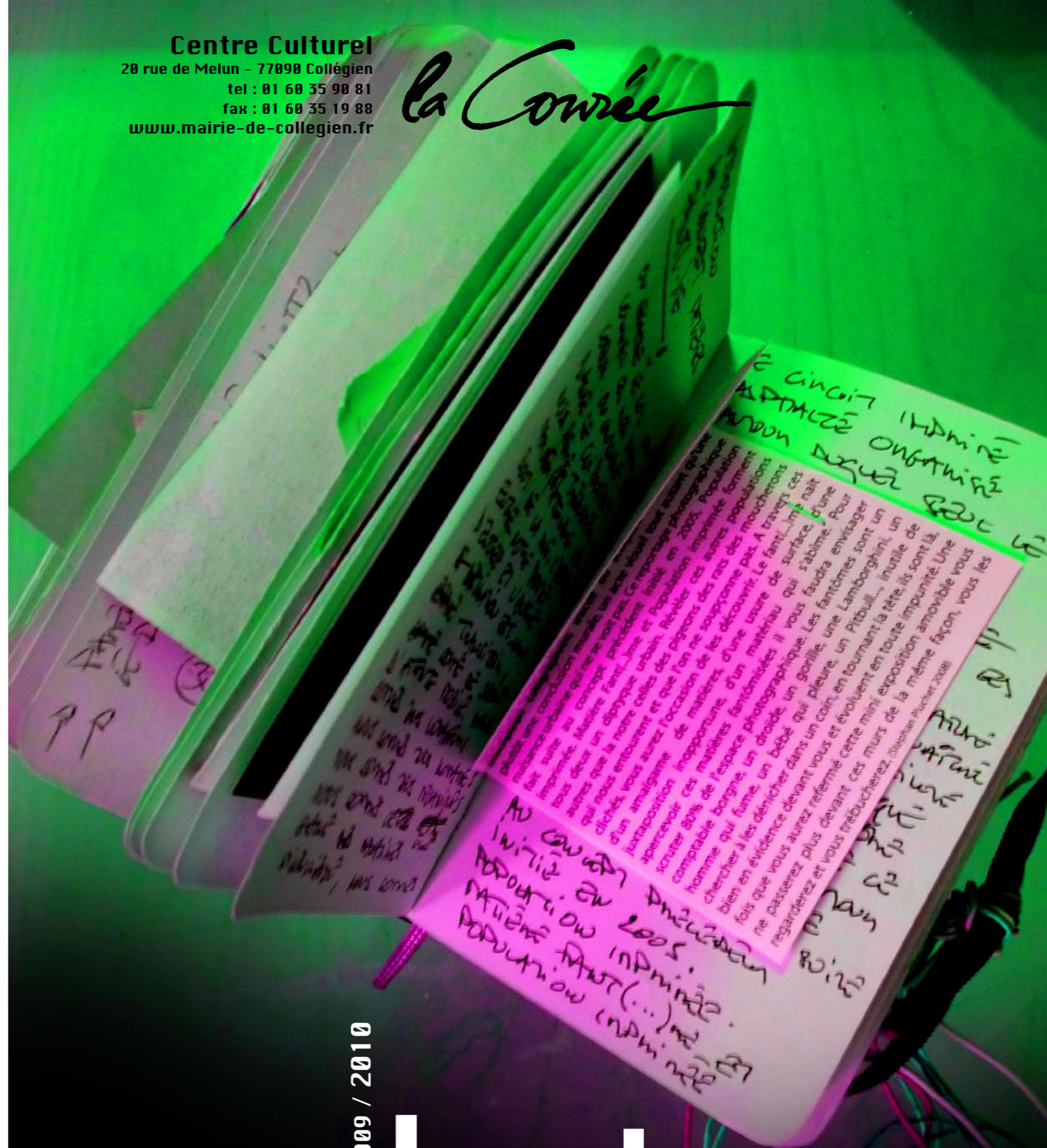


film de Joann Sfar et *Le Mur de Gainsbourg*, recueil photographique et textuel de Samuel Veis sur le 5 bis rue de Verneuil. Un mur devenu œuvre d'art en perpétuelle évolution : vues de l'extérieur.



Centre Culturel
20 rue de Melun - 77090 Collégien
tel : 01 60 35 90 81
fax : 01 60 35 19 88
www.mairie-de-collégien.fr

la Courée



n° 2 - Saison 2009 / 2010

Lectures

le journal de la bibliothèque

Écrire ou se situer dans le sens de la vie. L'écriture est un organe, un membre, une fonction du corps permettant la concordance des mots avec le temps. S'écrire, s'écrier, délivrer une langue et troquer toute tentative de communication contre la plume. Lecture(s) vous propose quelques extraits d'essence et de substantifique moelle, un chaos avant la forme, le réel avant sa monnaie d'échange fictive : des écrits intimes. En regard, quelques bulles et quelques mots d'un créateur qui fut sa propre créature.

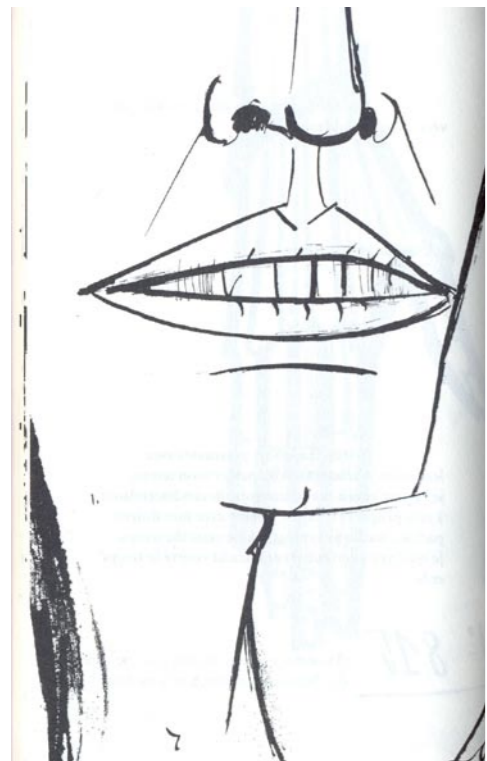
Le dossier : Journal d'intimité

(...) les papiers s'échappent, se mêlent, se dispersent. C'est la matière brute, le chaos avant le monde des formes. (Paul de Roux, Au jour le jour)

Ils ont en commun la nécessité. Écrire est une nécessité. L'art est une nécessité. Ils ne font pas semblant d'en avoir besoin. Ils sont des vecteurs enragés avec des mots coincés à l'intérieur qu'il faut sortir. Comme si écrire, c'était aussi mettre ses doigts au fond de sa gorge pour en extirper les mots.

Lisez l'intime avec ces quelques journaux, œuvres littéraires à part entière. Un avertissement cependant : toute ressemblance ou coïncidence avec la fiction est susceptible d'être une réalité.

Écrire, non pour me prouver, mais pour me façonner. (Louis Calaferte)



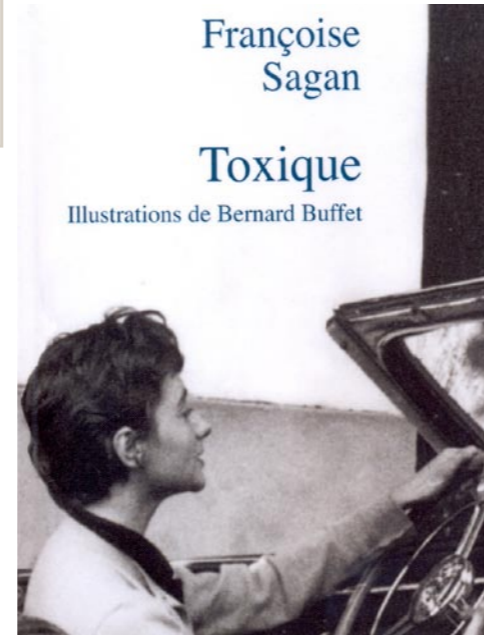
La vie doit être triste, illustration de Bernard Buffet, *Toxique* de Françoise Sagan



Françoise, illustration de Bernard Buffet, *Toxique* de Françoise Sagan

TOXIQUE Françoise Sagan

Vous trouverez aisément des brèves sur Internet vous rappelant que Sagan fut dépendante de drogues comme de médicaments, que ce livre est le journal de sa cure de désintoxication, que c'est sombre et triste, que les illustrations de Bernard Buffet soulignent le côté abrupt des mots.



Ce journal est surtout cette sécrétion régulière, ce besoin physiologique de se formuler soi, d'être à soi : « Il y avait longtemps que je n'avais pas vécu avec moi-même ». A chaque jour perle une formule qui donne la couleur de l'instant : « bien humain », « je vais dormir ». Ou le ponctué : « Avant je faisais tout ce que je voulais, maintenant plus rien, c'est dégoûtant ».

Le corps emprisonne, le corps est ici emprisonné. Le journal devient alors le seul espace de liberté, un refuge de soi ... mais peut-être une autre geôle, un autre enfermement. *Je m'épie : je suis une bête qui épie une autre bête, au fond de moi.*

L'écriture est un rôle. Face à l'angoisse du temps qui passe et de sa propre inscription dedans. Mais pour que littérature se fasse, il faut sortir de soi. Il est aussi question de ça, dans ce livre : la difficulté, nécessaire cependant, de l'aller-retour entre le dehors et le dedans, l'in time et l'ex time. Soi et autre que soi.

SITUATION – CARNETS XIII 1991 Louis Calaferte

Écrire un journal ou se maintenir, subsister. Le temps souverain est composant de la vie, exerçant sur l'individu les directives qui lui sont propres (dissolution et composition).

Ainsi, le temps donne naissance à une sorte de « crise métaphysique », et il faut l'employer pour accéder à une façon de vivre. Pour Louis Calaferte, écrire un journal est une « situation », le moment d'une œuvre (celui de la publication de la *Mécanique des femmes*) et d'une vie. Les carnets de l'année 1991 sont marqués principalement par la maladie, l'angoisse, la lutte, la perpétuelle tentation du suicide, les récits de rêves, les réflexions littéraires et ses insurrections.

1^{er} janvier

Nouveau cahier, avec l'espoir, comme, à une certaine époque, pour lui-même le souhaitait Gide, qu'il reflétera des jours moins sombres que les précédents.

...

Prendre des notes dans ce cahier fait partie de la lutte contre l'angoisse provoquée par la maladie. Écrire, c'est se situer alors dans le sens de la vie. Il s'agit à proprement parler de l'utilisation des forces de l'exorcisme.

CENDRES VIVES/LE CARRE DU CIEL / LA TABLE DE VEILLE Françoise Ascal

On voudrait parfois écrire avec un couteau. On voudrait se trancher les veines, non pour mourir, mais pour qu'enfin coule le sang des mots, l'encre du corps trop longtemps retenue en soi et dont un seul geste violent pourrait libérer le flux. (Le Carré du ciel)



Françoise Ascal tranche dans l'atmosphère d'une lame absolument sensible, affûtée de questionnement, épelant toutes les couches qui la composent parce qu'il y a tant de peaux. Les mots sont partout ; composite textuel, limon originel, nés du silence comme du marasme, il faut leur céder l'initiative afin qu'ils ne deviennent pas « filet d'eau croupie ».

Mutisme. Rien ne franchit la passe du cou. Etranglement. Le magma du dessous s'agite, mais rien n'en sort, pas de filet d'eau claire, pas

de langue, pas de sons. Attendre. (La Table de veille)

L'écriture pose elle-même la question de sa propre trajectoire, l'itinéraire des mots jusqu'à leur déglutition.

La création est un mélange de boue et d'innocence, de trop pleins et de déliés, un matériau disparate à travailler, à formuler. Pour cela, il faut en découdre avec soi, rompre les « points de suture » au bord des commissures, faire éclore les vocables, les entretenir au monde.

Ce monde qui insuffle les signes dès lors que l'on parvient à s'échapper de sa propre réalité individuelle. Ce monde qui est le vivre dès que l'on y pose un regard non voilé. Un monde naturel où l'on rencontre la voix des autres. L'œuvre de Françoise Ascal est une « cosmogonie portative ».

TRAVERSÉE DE NUIT Charles Juliet

Impérieux besoin, ces jours, de me ruer en moi-même. De me défoncer. Me fouiller en tous sens...

Pourquoi ce besoin de déposer la substance de ma vie dans des mots ?

Les mots de Charles Juliet font écho à ceux de Louis Ferdinand Céline dans son *Voyage au bout de la nuit* : « on ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire ».

Le journal enregistre les actes, mais on y dépose surtout ses fardeaux : son écriture est une traversée, une lente descente en soi-même. Pour naître en un seul morceau et ne plus n'être qu'en « lambeaux ».

INCESTE Anaïs Nin

Ma drogue : recouvrir toutes choses d'un voile de fumée, déformer, transformer, comme le fait la nuit. Toute la matière doit aussi être fondue pour passer à travers la lentille de mon vice, sinon la rouille de la vie réduira peu à peu mon souffle à un sanglot.

Célèbre grâce à ses journaux et ses nouvelles érotiques écrites dans les années quarante, Anaïs Nin fut l'une des plus singulières artistes du vingtième siècle. Inceste couvre les années 1932-1934 ; « inédit et non expurgé », vous y trouverez l'intime le plus in time comme autant de fragments d'analyse psychanalytique et d'affabulation. Fissures,

fêlures, instants fiévreux et créatifs, « surabondance d'extase » et rêveries éveillées, c'est le corps textuel troublant d'une femme qui a voulu faire de sa vie, une œuvre d'art.

A propos de ses journaux, l'auteur Henry Miller, son ami amant révélateur idolâtré écrivit : « Ce que tu essaies de faire, c'est une œuvre d'art qui serait parfaite en soi, mais qui pourtant conserverait les imperfections, le côté fragmentaire, humain, chaotique, qui caractérise tout journal intime écrit à chaud. Je ne sais pas si cela est possible ... »



LE JOURNAL INTIME DE SALLY MARA Raymond Queneau

Raymond Queneau nota presque tout sur des cahiers : sa vie quotidienne, sociale, professionnelle, sexuelle, ses amitiés, ses projets d'écriture, ses obsessions, ses peurs, ses frénésies encyclopédiques. Il aspirait à un journal fait de relief et de vie. Et il n'y avait qu'un roman pour recréer à la fois une véritable pratique diariste et l'intimité à son paroxysme. La fiction dont il s'agit est écrite à la première personne, celle du personnage de Sally ; le titre en est précis, *Journal Intime*. Quant au contenu, c'est l'existence d'une adolescente délurée éprise de « postériorité » littéraire qui veut y déposer « toute sa petite âme immortelle ».

Sally s'efforce de retranscrire les événements qui la touchent, ceux qui ont opéré un réel bouleversement de sa personne. Tant de choses qu'on ne soupçonne pas. *Tant de mystères. Tant d'actions cachées. Tant de secrets. Tant de masques. Je fus prise d'un vertige... La vie se montre beaucoup plus bizarre qu'un roman...* Un journal fictionnel qui traite des nécessités de l'écrit diariste, comme celle de remplir le vide de ses propres lignes de vie, d'en recréer l'inconstance afin de pouvoir la combattre, un prétexte à faire l'expérience de soi, d'en dire la vérité crue... Le journal serait l'expression de son auteur par défauts.